

Lettres

Paquerette Villeneuve and Eva Dayot-Fournier

Volume 48, Number 190, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. & Dayot-Fournier, E. (2003). Lettres. *Vie des arts*, 48(190), 37–39.

De la Chine contemporaine à l'avant-garde asiatique

LA CHINE EST EN PLEINE MUTATION. S'OUVRANT DE PLUS EN PLUS LARGEMENT
AUX INFLUENCES OCCIDENTALES, ELLE TRANSFORME À UN RYTHME ACCÉLÉRÉ LE VISAGE
DE SES VILLES LES PLUS PRESTIGIEUSES, SHANGHAI ET PÉKIN. L'ART AUSSI VOIT
SES DONNÉES CLASSIQUES MODIFIÉES, COMME IL SERA DONNÉ AU VISITEUR DE LE DÉCOUVRIR
DANS L'EXPOSITION INSCRITE AU PROGRAMME DU CENTRE POMPIDOU POUR L'ÉTÉ 2003.

Zeng Hao
14 février, 10 h 30 du matin, 2000
Huile sur toile
220 x 180 cm
Collection Guy Ullens
© Zeng Hao



Ainsi que le confirme, par exemple, la réalisation du nouvel opéra de Pékin confiée à Paul Andreu, l'architecte de l'aéroport Charles de Gaulle, la France a un rôle à jouer dans la politique d'ouverture de la Chine aux influences occidentales. D'où, avant l'ouverture officielle de l'année de la Chine en octobre 2003, l'idée d'une collaboration au plus haut niveau pour la réalisation de *Alors la Chine?*

« Peinture, sculpture, vidéo, théâtre, cinéma et architecture vont servir de *mise en bouche* pour donner à un public souvent mal

toute évidence, profité de cette phase de renouveau.

UN ÉROTISME RAFFINÉ

Si, d'une manière générale, le système des galeries n'est pas encore très développé en Chine, on y construit par contre de nombreux musées d'art moderne. « Et on y réalise de merveilleux catalogues », ajoute M. Sayag. Son seul regret : l'absence un peu trop grande de femmes artistes. À cause d'études longues et difficiles, c'est seulement



Kim Ji-hyun
Photographies extraites de la vidéo
The Women World, 2000
Vidéo (3 mn 40)
Collection de l'artiste

informé une idée plus large de la scène chinoise contemporaine », espère Alain Sayag, conservateur au Musée national d'art moderne, l'un des trois commissaires français de l'exposition.

Familier avec la Chine qu'il fréquente depuis 20 ans parce que, dit-il, « j'aime les choses compliquées », M. Sayag y est retourné pour y faire, avec le directeur de l'École des beaux-arts de Pékin et le critique Pi Li, le choix d'œuvres toutes postérieures à 2000 dans les ateliers des artistes. Réservée aux créateurs vivant sur place, l'exposition vise donc, loin des images traditionnelles ou des tableaux de propagande maoïste, à donner le ton actuel d'une société en pleine redéfinition. Les artistes ont, de

vers la trentaine qu'un artiste commence sa carrière, au moment où bien des femmes sont déjà happées par la vie du foyer ». Il y en aura toutefois qui figureront dans l'exposition, en particulier des vidéastes.

L'exposition élargira un peu les perceptions actuelles, ce dont se réjouit Alain Sayag pour qui la Chine est peut-être la seule puissance capable d'équilibrer le poids du triomphalisme américain. La Chine n'a toutefois pas le monopole de cette effervescence, qui a dépassé ses frontières pour englober tout l'Extrême-Orient.

Le premier aperçu d'une « mise en actualité » des sensibilités artistiques m'a été révélé en 1999 lors d'une visite à la galerie Jérôme de Noirmont à Paris. Deux vidéos m'y sont apparues comme de passionnantes révélations : la technologie sophistiquée de l'Occident y était infiltrée par un érotisme raffiné d'une simplicité extrême. Ces deux œuvres n'avaient rien de tapageur. La première, de la Coréenne Lee You-kyung, montrait un pamplemousse qu'un couteau tenu par une main invisible déchiquette. L'autre, de la Taïwanaise Liu An-chi, se

concentrait sur deux mains qui se savonnaient lentement. Éternelle fluctuation entre la cruauté et la volupté pour aller au-delà du désir tout en le comblant...

Je devais mon plaisir à Michel Nuridsany, critique d'art du *Figaro*. Ce dernier a organisé de nombreuses expositions visant à faire découvrir les nouvelles tendances qui dominent en matière d'art dans cet immense continent encore bien peu connu, soit par le biais d'artistes vivant à Paris, ou par tous ceux dont il visite régulièrement les ateliers dans les divers pays de l'Extrême-Orient qu'il fréquente assidûment. Critique mais aussi écrivain d'art – son *Warhol* a récemment été publié et il prépare un livre sur l'art contemporain chinois pour Flammarion – il a aussi été commissaire d'expositions internationales comme la Biennale du Caire/Alexandrie et celle de Sao Paulo. Il a donc l'œil exercé à toutes les variations que l'art peut prendre selon le terrain où il pousse et à tout ce que les œuvres peuvent, dépassé le superficiel premier coup d'œil, révéler de l'originalité de leur créateur.

UNE PERCEPTION WARHOLIENNE

Lors de l'été 2001, Jacqueline Frydman lui confiait les cimaises de la galerie du *Passage de Retz* afin qu'il y présente l'exposition *Next Generation/Art Contemporain d'Asie* réunissant environ 120 œuvres d'artistes de 25 à 35 ans originaires de Taïwan, de Corée du Sud, de Chine et du Japon. De cet événement, mentionnons Hiraï Yu et son visage anonyme couleur de sang, Yan Lei et ses sérieux cadrages pop, Ham Jin et son amusante petite tête cachée dans la fente de fesses poilues grandeur nature, Zeng Hao avec ses figurines miniatures et objets quotidiens disséminés dans un espace total indéfini, Kim Ji-hyun avec sa juxtaposition de paupières, les valeurs kitsch dénaturées des Luo Brothers, de Yoshida Kimiko et de Hung Tung, les instantanés de situations ayant valeur de symbole chez Kim Sangkil, les toiles peintes rendues virtuelles par l'ordinateur de Sung Nak-hee et chez plusieurs dont Feng Zhenjie, Chen Wenbo et Kyung Yoon-kyung une perception warholienne de leur environnement.

Comme le soulignent ces diverses œuvres, les artistes de la jeune génération ont bien assimilé les grands courants contemporains du pop à la vidéo, et ils s'en servent avec autant d'énergie

que d'enthousiasme afin de se libérer du carcan d'une forte culture traditionnelle. Ceci, sans renoncer à la sensibilité particulière qu'elle leur a léguée mais en accomplissant en cours de route des synthèses perceptibles, mais difficiles à bien définir. Par ailleurs, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les influences de l'Occident sur l'Orient ne sont pas unilatérales. Aux 18^e et 19^e siècles, les *chinoiseries* et *japonaiseries* finirent par jouer sur ce que Michel Nuridsany appelle « les fameux démembrements du sujet chez Watteau et ses arrière-plans vaporeux », et avec Van Gogh même, sur une « technique du trait/point/trait exécutée au roseau taillé » inspirée de Hokusai.

Des créateurs auxquels Nuridsany s'intéresse, certains se sont établis à Paris où ils trouvent une liberté stimulante et, avec un peu de chance, l'attention des galeristes et du public. Il m'a ainsi conviée lors de l'été 2002 à l'atelier de Zhou-Yi, qui a réalisé *La chute du communisme en 15 secondes* autour du thème du Drapeau rouge, puis *Les gouttes d'eau*, œuvre présentant des rangées de petits bonshommes prenant le chemin du vide, comme la pluie.

La situation est moins facile pour les artistes qui n'ont pas le luxe de voyager. En Chine, les galeristes sont rares et les galeristes sont étrangers. « Que faire? Qui suis-je? Quelle est mon identité asiatique? Que veut dire cet engouement? » se demandent ceux qui y exposent, troublés par le fossé qui s'élargit entre l'intérêt qu'ils suscitent en Europe ainsi qu'en Amérique et l'indifférence qu'ils rencontrent dans leur propre pays. Ce qui ne les empêche pas de rechercher simplement l'affrontement – particulièrement les femmes artistes dont l'audace étonne et réjouit.

Nuridsany, rentré de Pékin où il présentait cette fois les *Nouveaux Réalistes*, prépare pour septembre 2003 une exposition de peintres et de vidéastes pékinois à la Fondation Guerlain, située dans la banlieue parisienne et, en novembre 2003, à la Maison européenne de la Photographie à Paris. Le commissaire s'est même déclaré prêt à collaborer à une action de ce genre à Montréal.

Paquerette Villeneuve

ALORS LA CHINE ?
CENTRE POMPIDOU
PARIS
DU 25 JUIN AU 13 OCTOBRE 2003

Expositions parisiennes

PARIS, LE 2 JANVIER 2003 - **MATISSE-PICASSO, CONSTABLE, MAX BECKMANN, ROLAND BARTHES,**

PICABIA, MANET-VELASQUEZ... VOICI UN BEL ÉCHANTILLON DES PREMIÈRES EXPOSITIONS

DE L'ANNÉE 2003 À PARIS.



Francis Picabia
Le Baiser, 1923-1926
Huile et Ripolin sur toile
92 x 73,8 cm
GAM, Galleria d'Arte Moderna e
Contemporanea, Turin
© ADAGP, Paris, 2003

MAX BECKMANN, UN PEINTRE DANS L'HISTOIRE

Présentée au Centre Pompidou, l'exposition *Max Beckmann, un peintre dans l'histoire* retrace le parcours de l'artiste allemand du XX^e siècle dont la réputation n'est plus à faire dans le monde anglo-saxon. Pourtant son œuvre est malheureusement peu connue en France, bien qu'il y ait séjourné et y ait côtoyé les artistes de l'avant-garde française et leurs œuvres. Le choix d'une approche chronologique est annoncé d'emblée dans le titre de l'exposition. Effectivement, les productions artistiques de Max Beckmann portent la trace des événements historiques : les sujets, le style, la lumière, la palette varient selon les temps de guerre ou de paix et son lieu de résidence soit l'Allemagne, la France ou les

États-Unis. Ce que l'exposition souligne par-dessus tout, c'est l'efficacité avec laquelle il transmet un message par ses peintures et gravures, aussi expressives que bien des discours. Il s'agit de la première rétrospective en France d'un artiste allemand qui dépeint la Grande Guerre, permettant enfin d'exposer la vision des événements qu'entretenait la faction ennemie en cette période noire de l'Histoire. Les œuvres révèlent que la première guerre du XX^e siècle a été vécue exactement de la même manière par les populations des deux côtés du front : même douleur, même impuissance des civils aux prises avec une situation qui échappe

à leur contrôle. Ce désarroi s'exprime par un cerne noir soulignant les silhouettes, la distorsion des traits, des corps et des bâtisses. Beckmann dessine la souffrance avec talent, évoquant une absence de communication entre ses personnages pourtant collés les uns aux autres dans un espace pictural oppressant.

FRANCIS PICABIA, SINGULIER IDÉAL

Le Musée d'art Moderne de la ville de Paris a présenté la première rétrospective parisienne de Francis Picabia depuis 1976.

Impressionniste, cubiste, orphique, puis « hyperréaliste » avant d'explorer l'abstraction avec sa série des « Points », l'œuvre de Francis Picabia donne un riche aperçu des tendances plastiques de la première moitié du XX^e siècle. Mais c'est essentiellement en tant que figure importante du mouvement Dada, aux côtés de Marcel Duchamp, qu'il exerce encore aujourd'hui une grande influence sur les arts visuels. Outre les peintures de Picabia – aspect le plus connu de son œuvre – l'exposition donne à voir ses dessins, illustrations, affiches, ainsi que les publications et les manuscrits des poèmes absurdes dada, l'historique de galas tout aussi absurdes qu'il organisa sur la Côte d'Azur et la présentation d'*Entracte*, un court métrage co-réalisé avec René Clair.

Si l'on peut regretter l'approche chronologique plutôt que thématique, il n'en reste pas moins que l'exposition révèle la richesse créative de l'artiste, qui allia naturellement la peinture de chevalet aux autres arts visuels et à l'écriture. Les mots, par un travail de composition graphique, sont de plus en plus « mis en scène » : des phrases apparaissent le long des éléments mécaniques de peintures reproduisant des dessins techniques, une dimension supplémentaire est donnée aux

œuvres par les titres. L'écrit devient sujet plastique à part entière avec *L'œil cacodylate*, qui établit une correspondance parfaite entre une peinture de chevalet et les publications dada. Le grand intérêt de cette exposition est de mettre en lumière ce lien essentiel dans la démarche artistique de Picabia.

ROLAND BARTHES

L'écrit trouve une place également très importante, même essentielle, dans la deuxième exposition présentée par le Centre Pompidou, puisqu'elle est consacrée au grand écrivain et critique Roland Barthes, décédé en 1980.

Faire une exposition sur l'œuvre d'un écrivain est certes un projet audacieux. Le parti pris est de recréer une ambiance, de plonger le visiteur dans l'environnement qui aurait suscité l'inspiration nécessaire à l'écriture chez Barthes. Le spectateur déambule dans un espace parsemé d'objets de consommation, de coupures de journaux, d'œuvres picturales, littéraires, photographiques, cinématographiques et musicales. Ces éléments sont accompagnés des écrits de Roland Barthes s'y rapportant. Le défi est fort bien relevé. Même si chaque partie thématique se distingue bien des autres, il n'y a pas de rupture physique entre elles, l'œuvre de Barthes étant présentée dans son ensemble. Le visiteur se promène donc à son gré, échappant ainsi à la monotonie d'une approche linéaire et contraignante.

L'ampleur de l'exposition *Roland Barthes* se prête à une visite d'une durée de plusieurs heures ou, mieux encore, à plusieurs visites. Elle a cependant le grand mérite de susciter une forte envie de (re)plonger dans les écrits de l'auteur du *Degré zéro de l'écriture*.

Eva Dayot Fournier

**MAX BECKMANN,
UN PEINTRE DANS L'HISTOIRE
CENTRE POMPIDOU**

**FRANCIS PICABIA,
SINGULIER IDÉAL
MUSÉE D'ART MODERNE DE LA
VILLE DE PARIS**

**ROLAND BARTHES
CENTRE POMPIDOU**